

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 54 (1916)
Heft: 15

Artikel: Lamentations d'un amoureux
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-212061>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 02.04.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

sera pas là la « Suisse d'opéra-comique » dont un artiste me parlait encore récemment.

» J'ai eu réellement, à la vue des vieux mazots moulés sur ceux de Zermatt, au pied de leurs rochers aux pittoresques dentelures, à la fois un plaisir et une émotion qui seront, je l'espère, partagés par des milliers de personnes. On souffre, sans doute, à la pensée des cohues de badauds qui ne trouveront là qu'un prétexte à faire « des blagues ». Mais cette même perspective n'a jamais empêché l'artiste le plus intransigeant d'exposer sa peinture ou sa sculpture. Je fais ce rapprochement avec d'autant moins de scrupule qu'il ne s'agit pas, ici, d'un simple trompe-l'œil, mais d'une œuvre d'art à sa manière ; une idée se dégage du Village suisse : c'est qu'en dépit des mille diversités et même des mille disparates qui distinguent nos cantons, nos races, nos religions, nos langues, nos architectures, nos costumes, il y a moyen de réconcilier tous ces désaccords moraux ou pittoresques en une harmonie supérieure qui n'est pas seulement une idée, une aspiration de rêveur, mais qui peut se traduire objectivement, éclater aux yeux aussi bien qu'aux esprits. Cette unité nationale, dont le Village suisse à Genève a déjà fait la preuve, le Village suisse à Paris la confirmera sans aucun doute, et pour nous et pour l'étranger : outre le plaisir que nous donnera ce spectacle pittoresque, il valait la peine, n'est-il pas vrai ? de symboliser dans cet ingénieux et gigantesque moulage, pour mieux la graver dans nos cœurs, la grande idée que Schiller a, de son côté, exprimée en un seul vers :
Wir wollen sein in einzig Volk von Brüdern. »

A CEUX QUI DEMANDENT CONSEIL

BENJAMIN Franklin contait l'apologue suivant à son ami Jefferson qui se dépitait des modifications nombreuses apportées en 1776 par les députés au Congrès, au projet de déclaration d'indépendance des Etats-Unis.

— « Mon ami, disait Franklin, du temps où j'étais imprimeur à Boston, un chapelier ouvrit sa boutique. Il avait pour enseigne un grand chapeau rouge et au-dessus de la porte se proposait de mettre cette inscription :

John Thompson, chapelier, fait et vend des chapeaux, au comptant.

Il demanda conseil à ses amis.

— C'est bien, lui dit le premier auquel il s'adressa, mais il y a un mot de trop, le mot : *chapelier*. Puisque vous vendez des chapeaux, il est évident que vous êtes chapelier.

Thompson effaça le mot superflu.

— C'est très bien, dit un second, mais pourquoi y a-t-il : *au comptant* ? Refuseriez-vous de vendre à crédit si une personne solvable vous le demandait ?

On enleva les mots : « au comptant ».

— *Fait des chapeaux !* qu'importe au public que vous fabriquiez des chapeaux ? observa un troisième. Mettez seulement : « John Thompson vend des chapeaux ».

On fit effacer les mots en cause.

— Pourquoi donc mettre : *vend des chapeaux* objecta enfin un quatrième ami. Quelqu'un pense-t-il que vous les donneriez pour rien ?

« De l'enseigne, en fin de compte, il ne reste que le grand chapeau rouge et le nom de John Thompson. »

Avis aux quémardeurs de conseils.

Au restaurant. — Le patron de l'établissement fait une tournée dans la salle.

— Voyez, ce bifteck, dit un client, il est si dur, que je ne puis le couper.

— Garçon, s'écrie le patron, un autre couteau à Monsieur.

A la cible B. — C'était aux Casernes un de ces jours derniers, lors de la grande mobilisation des tireurs *aptles* ou *inaptles* au tir, selon la formule officielle. Se présente un petit jeune homme, trapu, les jambes à *traclette*. L'officier l'interpelle :

— Vous savez tirer ? Faites-vous partie d'une société ?

— Oui, mon capitaine.

— Appelez moi lieutenant, ce sera plus juste.

— Oui, mon lieutenant.

— Bien, suivez-moi au stand. Epauliez-moi ce fusil et tirez sur la cible B, vis-à-vis de vous.

Le *traclet* commence à transpirer à grosses gouttes, malgré la température relativement basse. Il s'accroupit dans la position d'Hercule aux pieds d'Omphale. Il paraît si peu solide sur ses jambes qu'un capitaine, un véritable celui-là, qui vient voir ce qui se passe, se baisse à son tour, les bras élargis, juste à temps pour l'empêcher de tomber au moment où il a lâché son coup.

Aloors le lieutenant :

— Et vous faites partie d'une société ?

— Oui, mon lieutenant.

— De laquelle ?

— De la société de chant, mon lieutenant.

« JE RESTERAI GARÇON »

Les vers que voici, dont l'auteur nous est inconnu, ne sont pas d'aujourd'hui. La crise économique actuelle leur redonne quelque crédit, encore que la cause du célibat ne soit, certes, point facile à défendre.

Le célibat, je l'avoue à ma honte,
C'est l'égoïsme impuissant et moqueur,
Et, cependant, c'est le sort que j'affronte
Contre mon goût, ma raison et mon cœur
Car du ménage, au train dont vont les choses,
Rien que le mot me donne le frisson ;
Je trouve trop d'épines à ses roses.
Voilà pourquoi je suis resté garçon.

Certes, l'hymen est le rêve du sage,
Le vrai bonheur d'aimer est d'être deux ;
Mais quand on songe aux frais de blanchissage,
Ce rêve-là devient un songe creux ;
Sur sa toilette on choisit sa future,
Sa beauté vaut la robe et la façon ;
En négligé je veux voir la nature.
Voilà pourquoi je suis resté garçon.

Ma prétendue est une Mélusine
Aux doigts de fée, au cœur d'or, me dit-on.
Mais ce lutin fait-il bien la cuisine ?
Cet ange pur sait-il coudre un bouton ?
Le bien moral n'exclut pas le physique,
Du piano seul, hélas ! on prend leçon.
Je ne tiens pas à mourir en musique,
Voilà pourquoi je suis resté garçon.

On verrait moins de vieilles demoiselles,
Plus d'épouseurs et de couples aimants
Si l'on baissait le luxe de nos belles
D'autant qu'on voit hausser les logements.
Où pourrions-nous nous caser sur la terre
S'il nous venait le moindre nourrisson ?
J'aurais congé de mon propriétaire.
Voilà pourquoi je suis resté garçon.

L'amour, dit-on, est une loi fatale,
On s'aime après, cela se voit souvent ;
Mais moi, je dis, au nom de la morale,
Qu'il est plus sûr de s'adorer avant.
Mais se charmer, n'est plus notre système,
Des écus seuls on estime le son.
Moi je voudrais qu'on m'aimât pour moi-même.
Voilà pourquoi je suis resté garçon.

La plliace de l'idhie. — On bin boun' homme, que l'è de la societa po fèrè passà lo goût daò vin, l'arreve l'otrhi à Maodon et se met à comptà lè pinté.

— E-t-e portant possiblo d'avai atant de cabarets que cein, que fè à n'on bordzai. L'èin foudrà l'cllioure bounadrà.

— Vaidè-vo, monsu, l'ai repond l'autro, n'èin

a pas plliè qu'à Losena. Et n'èin ice dai gros marzi, dai grantè fàirè, et faut pouai abrèva tot stu mondo. Et poui, vaidè-vo onco, tzi no, on n'àmè pas l'idhie, on ne sein sè que po rincè lè verros.

FEUILLETON DU « CONTEUR VAUDOIS »

7

JEAN DE BROGNY

(Traduit de l'allemand par J. ZINK.)

Il est superflu d'ajouter que, dès cet instant, la pauvreté de Rouilly cessa. Non seulement, le cardinal fit le nécessaire pour l'arracher à son indigence du moment, mais il lui apprit aussi qu'il serait bientôt nommé évêque de Genève et que si Romilly voulait accepter la place de gouverneur du palais épiscopal, elle lui était assurée. Romilly accepta avec joie et reconnaissance. Le lendemain, il reprenait avec son fils la route de Genève, impatient de porter à sa femme la nouvelle de son bonheur. Tout arriva comme le cardinal l'avait annoncé. Ce dernier devint évêque de Genève et Romilly gouverneur du palais épiscopal.

Le cardinal, une fois installé, fit construire la chapelle des Macchabées, sur les murailles de laquelle on voyait son portrait, lorsqu'enfant il gardait les bestiaux, car jamais Jean de Brogny n'eut honte de son humble origine, et il voulut en laisser un monument durable à la postérité et prouver que l'étude, le talent et la persévérance peuvent conduire un homme aux plus hautes dignités, quelle que soit sa famille et son origine.

FIN

Lamentations d'un amoureux.

Fallait-il que je m'enflammasse
Pour que vous me glaçassiez !
Fallait-il que je vous aimasse
Pour que vous me méprisassiez !
Fallait-il que je vous suivisse
Afin que vous me quitassiez !
Et qu'à vos genoux, je me misse
Pour que vous me rebuttassiez !

Un sans-cœur. — Une pauvre femme, alitée depuis longtemps, n'avait d'autre entourage et d'autres soins que ceux de son mari, un homme au cœur de pierre.

La malheureuse, sentant son mal empirer, avait supplié son mari d'appeler le médecin. Il avait toujours renvoyé, par avarice, sans doute.

L'autre jour, la malade, à bout de forces, renouvela ses supplications.

— Samuiet !... Samuiet !... te ne vaò don pa alla queri on mâidecin ?

— Kaise-té, foula, avoué ton mâidecin ; quand faut mourir, faut mourir !

Grand-Théâtre. — Spectacles de la semaine : Samedi, 8 avril, Tournée Gréta Prozor : *Les Revenants*, pièce en 3 actes d'Ibsen. — Dimanche 9, *La Vie de Bohème*, opéra comique en 4 actes, musique de Puccini. — Mardi 11, *La Tosca*, opéra comique en 3 actes, musique de Puccini. — Mercredi 18, Tournée Baret : *L'oiseau blessé*, avec M^{lle} Lavallière. — Jeudi 13, *Mireille*, opéra en 4 actes et 5 tableaux, musique de Gounod. — Vendredi 14, *Rigoletto*, opéra en 4 actes, musique de Verdi.

Kursaal. — Spectacles de la semaine : Ce soir, samedi, *Les Dragons de Villars*. Demain dimanche, en matinée, *La Poupée*, musique d'Audran. En soirée, *La Fille du Tambour-Major*, musique de Offenbach.

Rédaction : Julie MONNET et Victor FAVRAT

Julien MONNET, éditeur responsable.
Lausanne. — Imprimerie AMI FATIO & Cie.